

## Les contacts intergroupes : de la théorie à la pratique

Par Benoit Côté, professeur  
Département de psychologie, Université de Sherbrooke

La principale base théorique utilisée pour soutenir l'organisation, la mise en œuvre et l'évaluation de jumelages intergroupes est **la théorie des contacts intergroupes**, apparue au cours des années 1950 aux États-Unis. Cette théorie a été étudiée, par la suite, dans une panoplie de contextes différents, tels en Irlande du Nord, entre catholiques et protestants; au Moyen-Orient, entre Israéliens et Palestiniens; en Afrique du Sud, entre « Blancs » et « Noirs ».

C'est à partir de l'étude de la déségrégation scolaire aux États-Unis que des chercheurs américains ont posé, dans ses grandes lignes, l'hypothèse suivante :

**Sous certaines conditions favorables, plus il y aura de contacts entre les membres de groupes différents, plus ces derniers vont apprendre à se connaître et moins il y aura de discrimination entre eux.**

Selon cette théorie maintes fois testée et validée, il faut s'assurer de la présence d'une série de conditions au cours des rapports intergroupes, et ce, afin de ne pas créer d'effets pervers, c'est-à-dire augmenter les stéréotypes, les préjugés et la discrimination intergroupes.

### **Les trois conditions classiques : des garde-fous pour empêcher les jumelages de déraper**

Il faut que les membres des deux groupes :

- A) perçoivent qu'ils ont **un but commun** qui les rassemble, qu'ils ont besoin de coopérer pour l'atteindre;
- B) soient sur un pied d'égalité, qu'ils aient **des statuts égaux**;
- C) soient entourés de personnes qui **valorisent les rapports intergroupes harmonieux**.

#### **A) La présence d'un but commun**

La première condition nécessaire pour qu'un contact intergroupe soit réussi, c'est que les membres des deux groupes aient une RÉELLE RAISON d'être ensemble. « Pourquoi sont-ils réunis? »; « Pourquoi devraient-ils participer à ce que les enseignantes et enseignants leur proposent? » Et, dans des situations de tensions intercommunautaires : « Pourquoi tendre la main à ceux qu'ils n'aiment pas? ».

Il faut s'assurer que les membres des deux groupes perçoivent qu'ils ont un but commun qui les rassemble, et qu'ils sont en interdépendance, c'est-à-dire qu'ils ont besoin des membres de l'autre groupe pour atteindre ce but.

Concrètement, au lieu d'instaurer des contacts où les membres des deux groupes n'auraient qu'à se côtoyer, comme une sortie au cinéma, au théâtre ou à la cabane à sucre, on créera des situations où ils auront besoin du savoir ou du savoir-faire des autres, par exemple, de leur compétence linguistique, de leur connaissance de la ville, de la musique dans une langue ou une autre.

Il faut aussi éviter de confier des tâches trop petites, qui ne nécessitent pas l'apport de tous. Par exemple, au cours d'une chasse au trésor, il peut arriver qu'un seul membre puisse jouer tous les rôles ou assumer toutes les tâches (lire les indications, prendre les notes, etc.). Les autres peuvent dès lors rester à la remorque et ne pas ressentir l'intérêt ou le besoin d'entrer en contact et d'interagir.

#### *Activités de coopération*

Il convient, bien sûr, d'éviter la compétition intergroupe, reconnue comme exacerbant les tensions intercommunautaires, et de privilégier les activités de coopération.

Concrètement, les jeunes peuvent avoir une tendance naturelle à vouloir compétitionner avec les membres de l'autre groupe, notamment dans les sports. Il y a lieu d'éviter le plus possible ce type de situation, qui peut rapidement créer des effets négatifs. En effet, quand il y a compétition, il y a une équipe perdante et, par conséquent, des élèves déçus qui pourraient avoir le désir de prendre leur revanche. Il y a aussi des spectateurs dont l'allégeance va à une équipe ou à l'autre, ce qui ne fait que renforcer les identités distinctes.

Il est préférable de valoriser et de planifier des activités de coopération. Sinon, s'il y a compétition, par exemple pour remporter un prix, on doit veiller à ce que les équipes formées comprennent des membres des deux groupes.

#### **B) La perception de « statuts égaux »**

Cette condition est très importante. Il est bien difficile de rapprocher des personnes qui se sentent perçues comme « inférieures » par les membres de l'autre groupe. Ce sentiment peut les amener à se censurer ou à revendiquer, plutôt qu'à collaborer vers un objectif commun.

Précisons que c'est la perception qui est importante, pas la réalité. Dans les faits, en matière de droits, les deux groupes peuvent être égaux, mais s'ils ne le perçoivent pas ainsi, c'est-à-dire s'ils sentent qu'il y a une différence, c'est cette perception qui deviendra leur réalité.

#### *Les langues*

Dans les échanges linguistiques, c'est le statut des langues qui est important. Il faut, par exemple, que les élèves SENTENT que les deux langues sont sur un pied d'égalité. Ainsi, on alternera les activités dans une langue puis dans l'autre; les enseignants parleront dans les deux langues et les valoriseront toutes les deux; les productions finales (textes, chansons, saynètes, etc.) seront dans les deux langues de façon équitable. Bref, les deux langues devront être valorisées et reconnues comme étant aussi belles, importantes et utiles l'une que l'autre.

#### *Les écarts socioéconomiques et régionaux*

Il est aussi possible qu'il y ait des écarts entre les deux groupes sur le plan socioéconomique ou régional, comme entre gens de la ville et des régions. Les enseignantes et enseignants ont avantage à cerner ces différences et à prévoir des stratégies pour les neutraliser. Par exemple, un enseignant pourrait demander aux élèves « bien nantis » de ne pas apporter leur cellulaire ou leur lecteur MP3 à l'occasion d'une rencontre avec l'autre groupe. Une enseignante pourrait valoriser des savoir-faire régionaux que les gens de la ville n'ont pas, comme conduire une motoneige.

### **C) La valorisation des rapports intergroupes harmonieux**

Afin de faire contrepoids à la pression des pairs ou du milieu familial qui pourrait, dans certains cas, favoriser les tensions intergroupes, il est important que les personnes en position d'autorité pendant les rencontres, c'est-à-dire les enseignantes et enseignants et les personnes accompagnatrices, disent explicitement que l'objectif des échanges est d'établir des relations harmonieuses entre les deux groupes.

Concrètement, au début de chaque rencontre, les enseignantes et enseignants pourront réaffirmer que leur intention est d'établir des relations positives entre les élèves des deux classes, et qu'ils s'attendent donc à ce que ceux-ci se comportent de manière positive.

#### **L'anxiété : un incontournable à traiter**

Au cours des cinquante dernières années, de très nombreuses recherches ont contribué à cerner une vaste gamme de conditions favorables ou nuisibles aux rapprochements intergroupes. On pourra consulter la bibliographie pour plus de détails. Il serait trop long de toutes les présenter ici, mais l'une d'entre elles est absolument incontournable :

#### **L'ennemie jurée des rencontres intergroupes : l'anxiété**

**La grande priorité des enseignantes et enseignants doit donc être de réduire l'anxiété au minimum.**

Les recherches et les expériences pratiques montrent très clairement que le niveau d'anxiété est le principal obstacle aux rapprochements intergroupes. Lorsque les personnes sont anxieuses, elles ont notamment tendance à être plus fermées à la différence, à valoriser davantage ce qu'elles connaissent et à prendre moins de risques. Dans le contexte de rencontres interlinguistiques, c'est **l'anxiété lors de l'utilisation de la langue seconde** dont il faut se préoccuper. Les personnes qui se SENTENT plus compétentes dans leur langue seconde vont prendre plus de risques, vont interagir davantage et, globalement, elles auront des contacts plus nombreux et de meilleure qualité avec les membres de l'autre groupe.

Il y a lieu que les enseignantes et enseignants planifient des activités brise-glace au début des rencontres, afin de détendre l'atmosphère. **Le meilleur remède à l'anxiété est le rire** : les enseignantes et enseignants ont donc avantage à prévoir

des activités plaisantes. De plus, ils peuvent **affirmer qu'il n'est pas grave de faire des erreurs dans sa langue seconde**, qu'il ne faut pas attendre d'être parfait avant d'interagir avec les membres de l'autre groupe.

### **Les mécanismes qui maximisent les rapprochements**

Comme nous l'avons déjà mentionné, beaucoup de recherches et d'expériences pratiques ont jeté de nouveaux éclairages sur les processus associés aux contacts intergroupes. Parmi ceux-ci, trois mécanismes cognitifs peuvent être très utiles aux enseignantes et enseignants qui souhaitent faire de leur expérience d'échanges un succès.

Trois **mécanismes cognitifs** qui maximisent les contacts intergroupes :

- A) la **personnalisation** des relations;
- B) l'émergence **d'une identité commune** qui rassemble les personnes participantes;
- C) des **affects positifs** par rapport à l'autre groupe.

Il importe de contrecarrer le processus de catégorisation, c'est-à-dire l'accent mis sur l'appartenance groupale qui oppose les deux groupes. Par exemple, l'appartenance au groupe des « francophones » ou au groupe des « anglophones ». Afin de sortir les protagonistes de cette « opposition », soit on les amène à se rencontrer à un niveau personnel, soit on les amène à se trouver une identité commune suffisamment inclusive pour que tous sentent qu'ils lui appartiennent.

#### **A) Personnalisation**

Selon cette approche, il est fondamental que les individus s'abordent d'un point de vue personnel. Ce n'est plus « un francophone » ou « un anglophone », mais c'est Audrey, Danny, Alice, etc. Il faut encourager les élèves à prendre l'habitude de chercher à voir « la personne » qui est devant eux, non pas seulement son appartenance à telle ou telle catégorie.

Concrètement, il faut que les élèves aient l'occasion de mieux connaître les « autres » sur une base personnelle : qui ils sont, ce qu'ils aiment, d'où ils viennent, etc. Il convient de prévoir suffisamment de temps pour que ces rencontres permettent un échange personnel et non pas seulement l'exécution de tâches.

#### **B) Identité commune** (ou supracatégorisation)

Selon cette approche, il est inévitable que les rapports soient, un jour ou l'autre, centrés sur l'appartenance à des catégories distinctes. Cependant, il est possible que ces catégories « eux » contre « nous » soient transformées en un « nous » plus inclusif. Par exemple, même si on est « francophones » ou « anglophones », on peut tous être « Montréalais ».

Dans le contexte des échanges entre jeunes, il semble important que cette appartenance ne soit ni trop loin ni trop abstraite. Il serait préférable d'établir ou de renforcer une identité commune significative pour eux (être des partisans de l'équipe

de hockey les Canadiens de Montréal, par exemple) ou près d'eux (les membres de l'équipe « les All Dressed » composée de deux élèves de la classe de M<sup>me</sup> X et de deux élèves de la classe de M. Y.).

### **C) Affects positifs**

Enfin, lorsqu'on veut changer les perceptions que les personnes ont d'un groupe, on a souvent tendance à leur donner de l'information sur ses membres. Par exemple, on croit pouvoir changer les sentiments envers les immigrants en donnant de l'information sur le fait qu'ils ne sont pas ici pour « voler nos emplois », mais bien pour stimuler notre économie. Or, on observe plutôt que la voie des affects est plus efficace que la voie des cognitions pour changer les attitudes à l'égard des individus. C'est-à-dire qu'**il est plus facile de changer les attitudes d'une personne envers une catégorie d'individus en lui faisant vivre une expérience positive avec ceux-ci, qu'en lui donnant de l'information à leur sujet.** Si l'expérience de contact permet aux élèves de groupes différents de rire ensemble, de ressentir du plaisir, de sentir que « l'autre » est utile, cela sera le levier pour amorcer un changement d'attitude.

Une fois ces affects ressentis, le principe de « dissonance cognitive » fera le reste du travail. Les élèves tenteront alors d'avoir des cognitions, des affects et des comportements qui sont cohérents, les uns avec les autres. S'ils développent des affects positifs à l'égard de membres de l'autre groupe, ils changeront potentiellement leurs cognitions et leurs comportements pour que ceux-ci soient concordants avec ces nouveaux affects.